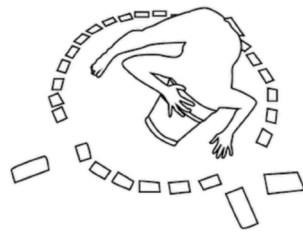


Dossier de presse

Lulu's Paradise





« *Tu es comme une sœur pour moi, tu as eu la même vie, tu peux donc me remplacer!* » Tania Sheflan, créatrice et protagoniste seule en scène de *Tania's Paradise*, concocté par (et avec) Gilles Cailleau, offre ainsi son rôle à Lulu Hadas Koren qui explique sa présence : « *Tania attend un bébé* ». Toutes deux sont originaires d'Israël, toutes deux vivent en France désormais et y exercent leur art de circassiennes.

Dans la yourte Kirghize, le public entoure la scène, cerle dans un cercle, orbe où se dessine le récit d'une vie, anecdotes lovées dans les remuements de la grande histoire... « *Lorsque vous parlez de la guerre, vous évoquez une guerre ; en Israël, ce sont les guerres* »... Vie où le fait d'aller se réfugier dans l'abri, construit de manière obligatoire sous chaque maison, fait partie du quotidien, et est racontée de manière tellement naturelle, que c'en est glaçant. Même si l'évocation est narrée sur le mode comique : une alerte conduit à la présentation du petit ami que la jeune fille n'avait pas encore avoué. L'intime se décline, dans une proximité qui rend l'autre familière. Circassienne, elle évolue avec une corde lisse, qui sert de siège acrobatique, de fil du récit... la prouesse physique n'est pas vécue en tant que telle, mais fait partie du discours, comme certains peuvent parler avec leurs mains...

Les objets s'animent, deviennent personnages, poupées et figurines enfantines, détruites dans la maison de briques, qui formeront un cercle qui s'effondrera comme une construction de dominos. Le public participe, est convié sur scène à affronter ses peurs, jeu du couteau qui virevolte entre les doigts, tête sous le pont fragile sur lequel passe la danseuse... Le regard de la jeune femme happe chacun, nous emporte dans sa narration ; tout est si simple, évident, acceptation de soi, des autres, du monde... tout est remis à plat, dans cette danse avec les mots et les choses. La vie est là, forte, dans son consentement (sans fatalisme) à l'éventuel, l'inattendu, la contingence. Lulu a un enfant, depuis, certaines évolutions lui sont impossibles, mais elle y travaille...

Lulu a quitté Israël pour aller en Inde, mais s'est arrêtée ailleurs, parmi les étapes, la France, peut-

être définitive ou pas... la vie est un voyage. Et ce spectacle inclassable entre cirque, théâtre, performance poétique et plastique, nous rend à notre humanité.

Maryvonne Colombani, Zibeline, 03/06/2018



Un spectacle de cirque court sur toute la durée de la manifestation, blotti dans une yourte aussi douillette qu'une tente de camping : c'est *Lulu's Paradise* de la Cie Attention Fragile. Le paradis dont il est question dans le titre est trompeur, car avec ses allures de spectacle pour enfants (petites chaises en bois, collection de poupées et harpe multicolore), l'histoire que nous conte l'artiste israélienne a parfois la dureté et l'agressivité du pays où elle est née.

Formée à la danse avant de faire son service militaire, Lulu a choisi de quitter Israël pour voyager avant de s'installer en France où elle devient contorsionniste. Un art du corps qui joue de l'extrême et du déséquilibre pour incarner au plus près l'inconfort et la colère provoqués par ce qu'il est convenu d'appeler le conflit du Moyen-Orient. Alors, on ne s'étonnera pas de la voir défoncer à coups de brique le visage de ses poupées en évoquant le blocage de femmes palestiniennes à un check-point ni de la voir manipuler une petite poupée téléguidée dans une enceinte de briques peuplée de figurines pour s'y faire exploser.

Des accessoires de l'enfance pour illustrer la cruauté et la violence des adultes, mais aussi pour accompagner le récit de sa vie, de ses amours et de ses cicatrices, avec sa moue d'enfant rieuse et sa souplesse de chat. Pour finir, juchée sur pointes, dans une ronde candide autour du cercle de briques qu'un mouvement de pied fait tomber une à une, comme pour réaliser l'image d'un rêve d'enfant auquel l'adulte n'a pas renoncé.

Les Inrocks, 14/04/2014

Télérama

Elle marche sur les mains et pourtant elle a la tête sur les épaules. Sur la piste de sa vie, elle raconte son enfance, ses premiers émois, ses colères, évoque ses parents, leur migration en Israël, les contradictions d'un pays où Dieu triomphe d'un monde amer et sauvage. Découverte sous une yourte au festival Chalon dans la rue, l'été dernier, la jeune artiste dévoile sa singularité avec ce récit initiatique, tout en mêlant manipulations du corps et d'objets hétéroclites qui forment peu à peu le paysage de sa vie.

Télérama, 09/04/2014

pariscope

On a rarement vu théâtre plus intime ni plateau plus petit. *Lulu's Paradise* se déroule sur une scène circulaire de 2 mètres de diamètre sous la carapace boisée d'une yourte Kirghize. Les spectateurs prennent place en rang serré dans cette jauge minuscule et conviviale où la chaleur est de mise. Le ton en est donné : ce qui se joue ici, dans ce cocon clos, est de l'ordre de la confiance.

D'ailleurs, l'artiste s'adresse directement au public avant d'entrer dans la représentation. Avec simplicité et précaution, elle nous prévient du déroulement des opérations : « Je vais beaucoup parler », conclut-elle. Car, oui, ce spectacle hybride se situe à mi-chemin entre le théâtre et le cirque, le monologue, la manipulation d'objets et la contorsion. On pense à une autre artiste circassienne, Angela Laurier, qui pratique aussi ce mélange des genres et nourrit ses performances de sa propre histoire familiale. Mais chez Lulu Koren, on pénètre instantanément dans un registre différent : celui de l'enfance et de ses jeux imaginaires, de son insouciance et de ses rêves. Il y a une douceur diffuse dans la présence scénique de cette femme au visage poupin tout en rondeur qui nous raconte sa vie comme on raconterait une histoire, le soir, avant d'éteindre la lumière.

C'est l'histoire de Lulu, née en Israël il y a une trentaine d'années. L'origine de son prénom, l'origine de sa famille, son premier souvenir, son

premier amour, son parcours, ses colères, ses désirs secrets. Il y a la guerre aussi, ou plutôt les guerres. Le service militaire. Les alertes. Les bombes. Le passage de l'innocence à la compréhension. Et puis il y a la maternité. L'avant et l'après. Des éclats de vie énoncés comme des pensées à voix haute, dans la plus grande simplicité, sans afféterie, sans pathos aussi. Tania ne s'appesantit pas sur les choses, les mots, les phrases sortent de sa bouche tandis que son corps est occupé par d'autres actions. Des poupées lui servent de partenaires, marionnettes tout droit sorties de l'enfance. Des briques lui servent de décor amovible qu'elle construit et déconstruit sous nos yeux. Tantôt mur, pont, maison, abris, ces petits parpaings de pierre sculptent différents paysages aux connotations variables.

Les figures de cirque sont rares, contorsions, acrobaties, elles ponctuent le récit avec parcimonie et sans brusquerie. Tout ici est délicatesse, proximité, partage. On est loin du culte de la performance et de la virtuosité. Et quand la violence sourd, ce n'est jamais frontalement. Plutôt comme un écho diminué qui nous laisse entrevoir une réalité douloureuse mais patiemment digérée.

Marie Plantin, Pariscope, 05/04/2014

